

— Mon ami, balbutia Périne, lorsque l'écrasante émotion qui l'écablait se fut un peu dissipée, je vous dois plus que la vie. Comment ne sera-t-il jamais possible de vous témoigner ma reconnaissance !

— Ah ! ma'm'selle Périne, répondit Jean, si vous vouliez, ça vous serait bien aisé.

— Et, demanda la jeune fille, non sans étonnement, de quelle façon ?

Jean Rosier eut un gros rire, pour cacher l'immense embarras qui s'emparait de lui. Comme tous les gens très-timides, il était capable d'agir avec résolution dans certains cas extrêmes, dans certaines occasions décisives, et celle qui se présentait en ce moment était de ce nombre.

En conséquence, il brûla ses vaisseaux et répondit :

— En permettant, ma'm'selle Périne, que je devienne votre mari.

Mon mari ! répéta la jeune fille stupéfaite. Vous voulez être mon mari ? vous ? Jean Rosier ?

— Oui, ma'm'selle Périne, quoique je sache bien que je ne mérite point un si grand honneur, et qu'une personne comme vous n'est certainement pas faite pour moi.

— Mais, demanda Périne, vous n'aimez donc ?

— Si je vous aime ! s'écria Jean Rosier ; puis il ajouta, en prenant une physionomie effarée :

— Est-ce que vous ne vous en étiez jamais aperçu ?

— Jamais.

Périne disait vrai. La pauvre enfant ne possédait pas un seul grain de coquetterie, et Jean Rosier s'était bien effacé et si constamment tenu dans l'ombre, que rien au monde n'avait pu faire deviner son violent amour à celle qui en était l'objet.

— J'avais cru... j'avais espéré... reprit l'alcide en balbutiant. Ah ! c'est bien vrai que je n'osais vous parler de rien. Mais il me semblait qu'il y a des choses qu'on comprend sans qu'on les dise, surtout quand le cœur peut y correspondre. Faut croire que je m'étais trompé, et que ce n'est pas toujours comme ça, puisque vous n'avez rien vu, rien deviné.

Périne baissait la tête et gardait le silence.

Jean Rosier continua d'une voix entrecoupée et dans laquelle on sentait des larmes.

— Il ne faut pas m'en vouloir pour ça, ma'm'selle... ce n'est point ma faute si je suis tombé amoureux de vous... c'était plus fort que moi. J'aurais voulu garder mon secret, et je sais bien que je le devais... il m'est échappé malgré moi. Mais ça ne m'arrivera plus... plus jamais. Ce que j'ai fait pour vous tout à l'heure, ça sera le grand bonheur de ma vie, voyez-vous. Jusqu'à mon dernier jour je me souviendrai qu'il y aura eu un moment où je vous ai été bon à quelque chose. Ce souvenir-là me consolera de tout... Même de ce que vous n'avez point d'amitié pour moi.

— Que dites-vous ! s'écria vivement Périne. Point d'amitié pour vous ! me prenez-vous donc pour une ingrate ? Depuis longtemps je vous connaissais comme un bon et brave garçon, et vous venez de me prouver tout à l'heure que vous étiez un homme d'un grand courage ! ne doutez donc pas de moi ! Jean Rosier, car j'ai de l'amitié pour vous et beaucoup...

— Comment ? bien vrai ? s'écria l'alcide qui sentait son cœur déborder, mais qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Foi d'honnête fille !

— Ce n'est pas la reconnaissance qui vous fait me parler comme ça ?

— Non, car ce que je viens de vous dire, je vous l'ai dit dans toute la sincérité de mon âme.

— Mais, reprit Jean Rosier haletant, ce que vous avez pour moi dans l'âme, c'est l'amitié d'une sœur pour son frère, n'est-ce pas ? Ça ne pourrait jamais devenir l'attachement d'une femme pour son mari ?

Périne hésita pendant un instant, et sous les blanches clartés de la lune on put voir une rougeur ardente envahir son visage.

— Pourquoi ? répondit-elle enfin. Si vous étiez mon mari, vous auriez le droit et le devoir de veiller sur moi et de me défendre comme vous l'avez fait tout à l'heure, et personne, vous le savez, n'oserait m'insulter ! Dans la profession que j'exerce, une femme qui veut rester honnête doit avoir un mari bon et brave... et j'aurais cherché longtemps, je crois que je n'en pourrais trouver un plus brave et un meilleur que vous.

— Mais alors, s'écria Jean Rosier, chez qui la joie la plus délirante remplace sans transition la plus navrante angoisse, mais alors, ma'm'selle Périne, vous m'acceptez donc pour mari ?

— Eh oui ! certainement, mon ami, je vous accepte, et je vous promets que vous ne vous repentirez jamais de m'avoir pris pour femme.

Il est des ivresses du cœur qui peuvent se comprendre, mais que la plume est impuissante à décrire. Jean Rosier éprouvait une de celles-là.

Quinze jours après l'entretien que nous venons de reproduire, Périne était, devant Dieu et devant les hommes, la femme de l'alcide.

Les commencements de cette union furent heureux. La passion de l'ivrognerie n'était pas encore devenue pour Jean Rosier une de ces maîtresses impérieuses auxquelles on sacrifie tout. Le mari de Périne, absorbé dans la lune de miel de son amour, avait renoncé d'une façon à peu près complète au culte de la dive bouteille. Il ne pensait qu'à sa jeune femme et faisait pour elle et pour lui les rêves les plus ambitieux ; il se voyait à la tête d'une troupe de saltimbanques dont elle serait la reine, parcourant la France, faisant même quelques excursions à l'étranger, précédés sur tous les champs de foire par une renommée légitime, et conquérant la fortune, ou du moins l'aisance, à la force des biceps et de la mâchoire.

Jean Rosier possédait quelques économies. Il les employa à acquérir une charrette hors d'âge et un vieux cheval le prédécesseur de *Coc-en-pâte*, le mal nommé ; il se procura deux ou trois *phénomènes* d'occasion, il engagea un pitre et deux musiciens faméliques, et, abandonnant avec Périne la troupe dont ils avaient fait partie jusqu'alors, il résolut de voler de leurs propres ailes et de courir les aventures pour leur propre compte.

Nous ne nous ferons point l'historien du roman peu comique de ces pauvres diables pour qui la chance ne se montra pas un seul instant favorable. Dès leurs premiers pas dans la carrière indépendante des *artistes en foire*, la gêne, pour ne pas dire plus, devint leur compagne fidèle.

C'est tout au plus, si à force de travail, ils parvenaient à vivre à peu près et à entretenir tant bien que mal leur personnel.